

Article

[s.t.]

Ouvrage recensé :

GRISÉ, Yolande et Jeanne d'Arc LORTIE, *Les textes poétiques du Canada français, 1606-1867, 11 : 1865-1866* (Montréal, Fides, 1999), 877 p.

par Robert Lahaise

Revue d'histoire de l'Amérique française, vol. 53, n° 3, hiver 2000, p. 441-444.p. 441.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/documentation/eruditPolitiqueUtilisation.pdf>

Cet article est disponible à l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/005501ar>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

sement de Moncton accueillait relativement peu d'étudiants. Ne fallait-il pas tout regrouper au même endroit ?

Les pressions furent suffisantes pour forcer la fusion des collèges Saint-Louis et Maillet, qui deviennent le Collège Saint-Louis-Maillet au tournant des années 1970. En même temps, il faut revoir les relations entre l'Université de Moncton et les collèges affiliés. Pour les années suivantes, l'institution d'Edmunston put continuer d'offrir le baccalauréat ès arts, mais aussi quelques spécialisations, du moins les premières années de celles-ci, quitte pour les étudiants à terminer leur programme à Moncton. Mais l'histoire ne finit pas là, il ne faudra pas se surprendre de voir un autre tome racontant les péripéties de l'institution jusqu'à ce qu'elle devienne le campus d'Edmunston de l'Université de Moncton.

L'ouvrage est intéressant, bien écrit, bien mené, et il captivera sans doute les acteurs et les témoins, proches ou lointains, de cette histoire scolaire. Je ne ferai qu'un reproche à l'auteur : je ne doute pas que les habitants de la « république » du Madawaska sont rompus à la nomenclature des établissements d'enseignement au Nouveau-Brunswick. Du côté du Québec, les lecteurs se surprendront de voir un petit collège s'affubler du nom d'université. Il aurait été utile de présenter le réseau scolaire, de langue anglaise comme de langue française, en rappelant même le rôle historique des facultés des arts dans la formation secondaire, afin de lever toute ambiguïté.

*Département de didactique
Faculté des sciences de l'éducation
Université de Montréal*

JEAN-PIERRE CHARLAND

GRISÉ, Yolande et Jeanne d'Arc LORTIE, *Les textes poétiques du Canada français, 1606-1867*, 11 : 1865-1866 (Montréal, Fides, 1999), 877 p.

Dans ce onzième volume de nos *textes poétiques* — ou, à tout le moins, souvent humoristiques¹ — on trouve 374 poèmes totalisant un peu plus de 23 000 vers, publiés de janvier 1865 à juin 1866.

Cette versification principalement circonstancielle nous renseigne sur les quelques points suivants : la politique, tant extérieure qu'intérieure ; la production mirlitonesque de trois « p'tits cousins français » accouchant durant ces dix-huit mois de plus de 8000 vers ; le quasi-silence de notre barde Crémazie et de son éventuel successeur Fréchette, favorisant ainsi le « prétendant » Lemay ; l'apparition d'un genre nouveau vaguement héroïco-comique avec Cassegrain et Groulx ; et enfin, la quotidienneté répétitive, mais néanmoins significative, de nos envolées clérico-nationalistes. Tels sont les cinq aspects que nous examinerons brièvement.

1. Francis Patoille s'adressant à Joseph Martel nous en fournit un échantillon : « Tous tes vers sont forgés à très grands coups de pioche, Et sortent raboteux de ta lourde caboche. On ne les lit jamais sans grand désagrément ce qui t'empêche pas d'en faire trop souvent. » (p. 313)

En politique extérieure, comme toujours, «le démon de la guerre / A triomphé dans le conseil des rois. / L'ambition, l'orgueil troublent la terre; / De la raison nul n'écoute la voix» (p. 793). Depuis le milieu du XIX^e siècle, la *Jeune-Italie* lutte pour un pays unifié avec Rome pour capitale. Mais, *voilà le hic*, aurait sans doute senti monsieur de Metternich, celle-ci appartient au pape, «Immortel défenseur de la sainte bannière / Qui flotte sur le front du nouveau Golgotha». Aussi, Garibaldi et cie, «Tremblez devant Pie IX, tremblez, enfants du crime, [...] Celui que vous osez nommer votre victime, / Retient le bras d'un Dieu qui s'arme contre vous» (p. 67-68). Après l'échec de l'insurrection polonaise de 1863, «Sous l'affreux joug d'un tyran» (p. 17), — Alexandre II le «despote» (p. 564) — le Polonais écrasé s'écrie : «Ô France, secours-nous». Mais Napoléon III échaudé répond : «*L'ours russe* peut le manger» (p. 17). «L'imagination recule / Devant ce spectacle d'horreurs» (p. 50). En 1864, le Danemark perd trois duchés au profit des «Teutons cassants / Souillés dans cette injuste guerre» (p. 49), alors qu'aux États-Unis esclavagistes, «chacun va, sur vos marchés aux vaches, / Marchander une femme et la tâter partout. [...] Quoi ! c'est vrai ? Vous avez des étalons humains ? / Vous faites faire au fils des enfants à sa mère / Parce que ça rapporte aux maîtres de gros gains ? [...] Planteurs-bourreaux-Cains-Judas, soyez maudits» (p. 158-159) ! Et pendant ce temps, «les Mahométans / Invoquent leur menteur prophète, / [...] Et le culte des Manitous / Fait des dupes en Amérique» (p. 63) ! Seigneur ! Sera-ce mieux chez nous ?

Pas beaucoup... car à l'automne de 1865, les parlementaires doivent déménager de Québec à... «la Patagonie. Que c'est loin Ottawa, que c'est donc sauvage ! Comment exister dans cette bourgade ? Notre bonheur est fini... c'est l'exil pour toujours» (p. xxxii), car «*C'est là qu'on fait des rations*» (p. 107)... ! En outre, quelques milliers d'Irlandais républicains, dit Féniens, menacent d'envahir le Canada «depuis les États». L'Angleterre «Doit-elle ou ne doit-elle pas / Risquer pour lui la guerre ?» (p. 234). Allons... allons..., il y a meilleure solution : «Marchez ! enfants du Canada, / La gloire aux armes vous appelle. [...] Groupés près de votre étendard, / Prêts à mourir pour sa défense, / Vous serez son vivant rempart / Dignes d'Albion, de la France» (p. 26-27). «En avant ! et vite qu'on vous taille / Ces nouveaux Iroquois» (p. 816) ! «Héros de Chateauguay, héros de Carillon, / Voyez comment vos fils chassent l'invasion ! ...» (p. 685).

Dans le sillon de cette Marseillaise nôtre, abreuvs-nous maintenant à la ponte du trio français prolixo-lyrique fournissant 37 % de ces 23 400 vers. Une fois de plus, la palme revient à Adolphe Marsais avec ses quelque 5000 vers ! Théoriquement libéral, cet immigré — qui commence d'ailleurs à s'ennuier de sa «France / Après douze ans d'absence» (p. 734) — a la dent pour le moins dure pour ses frères européens : «Allez au Nouveau Monde, / La race de ces Sacripants / Sur cette terre abonde. / Danois, Allemands, / Norvégiens, Flamands, / Les enfants de l'Irlande, / Suédois, Écossais, / Anglais et Français, / Y débarquent par bande. [...] Méfiez-vous de ces brigands; / Évitez leurs outrages. / Qu'un bon coup de pistolet / Du coupe-jarret / Vite vous débarrasse» (p. 666-668). C'est peut-être là le souhait du jeune Fréchette à

propos du Breton Emmanuel Blain de Saint-Aubin qui, se prenant pour Sainte-Beuve, avait écrit de notre aède en herbe : « À vingt ans il se crut poète / Et fit des vers, Dieu sait comment. / Il cherche au fond de plus d'un verre / Son avenir et son passé. / [...] Bacchus qu'en vain sa voix implore / Lui répond : « Cher, c'est fait de vous ! / Prenez quatre grains d'Ellébore / Au temps jadis ainsi l'on guérissait les fous » (p. 92-93). Aux antipodes de cet ultra fréquentant les George-Étienne Cartier et Charles Stanley Monck, gouverneur général, on trouve le gauchiste Groperrin, « cordonnier chiffonné », chanteur des marginalisés et éreinteur des nantis. Main tendue aux prostituées à la « mine noircie à la fleur de leur âge, / [...] Quand l'hiver montre enfin sa triste comédie, / Alors c'est la prison qui leur est admissible, / Ah ! grand Dieu quel malheur, que leur sort est horrible » (p. 543-544); pitié pour le bientôt pendu : « Priez pour moi parents, / Priez, triste famille, / Adieu mon tendre enfant, / Adieu femme gentille » (p. 538); justice pour le prolétaire : « L'association, c'est une chose claire, / Qui pourrait faire un bien à la classe ouvrière » (p. 556). Mais par contre, mort à « ces horribles machines » remplaçant partout les humains — « Bientôt par la vapeur on fera les enfants »; quant aux capitalistes; « Sachez, riches orgueilleux, que c'est être voleur, / Que de vivre aux dépens de peine et de sueur » (p. 556); et enfin, honte à Cartier et autres comparses confédératifs : « Vous travaillez pour vous, je le dis à regret, / Et ne bavardez rien que pour votre intérêt » (p. 328).

Pendant cette production pléthorique de nos cousins, Crémazie et Fréchette se limitent depuis leur tour d'ivoire à un seul poème chacun. Le premier, « obligé de se réfugier en France » — non pas à cause de son « effort de création original », comme le souligne cousin Vercier (*La littérature française depuis 1945*, Paris, Bordas, 1970, 654), mais tout simplement parce qu'à titre de faussaire il fuyait la justice — Crémazie, donc, ne versifie que le « Cantique à sainte Madeleine », demandé par les religieuses du Bon Pasteur. Quant à Fréchette, démolie par cousin Blain de Saint-Aubin pour son recueil *Mes Loisirs*, paru en 1863, il se contente de murmurer au doux Alfred Garneau : « Pourquoi chanter, ami, lorsque l'homme n'écoute / Que le son du métal. / [...] Au choc des passions, ma lyre s'est brisée » (p. 561-562). Successeur ? Lemay — écrit Crémazie — « devra réussir mieux que Fréchette, car son talent est plus au niveau de l'intelligence de la masse des lecteurs. Il sera un maître dans ce genre de poésie, sentimental et niais, qui fait se pâmer d'aise mesdemoiselles les filles et mesdames les épouses de messieurs les *épiciers* » (p. xlvii). Pas très gentil pour ce brave Pamphile qui durant le demi-siècle qui suit multipliera poèmes, essais, contes et romans. En 1865, il publie *Essais poétiques* dont les 107 premières pages sont consacrées à une traduction libre de l'*Évangéline* de Longfellow, laquelle, après des recherches d'une vie, retrouve finalement, au deux mille huit cent troisième alexandrin, son bien-aimé « Gabriel ! Gabriel ! / Je te revois enfin, et nous mourons ensemble / [...] Elle allait maintenant rejoindre dans le ciel, / Pour ne plus le perdre son tendre Gabriel » (p. 421-422).

Moins tendres, mais initiateurs d'un style épico-comique : Arthur Cassegrain et Louis-Thomas Groulx. Avec sa *Grand-Tronciade* — « Immense,

gigantesque, ouvrage d'un Titan! / Mais avant d'essayer je ne veux lâcher prise : / Je chante le Grand-Tronc et tout le bataclan » (p. 182) — Cassegrain nous balade depuis Québec jusqu'à Rivière-du-Loup, pour finalement conclure que si on ne méprisait pas ici la poésie, « J'ose dire, qu'au lieu d'une Grand-Tronciade, / Nous aurions nous aussi peut-être une Illiade... » (p. 230). Peut-être... Groulx y parviendra-t-il, avec son *Poisson d'avril*? « Après Dieu, c'est la femme, après la femme, l'homme. / Après l'homme, l'enfant, après l'enfant, le chien. / Après le chien, c'est tout ce que vous voudrez : pomme, / Chat, chou, bœuf, oignon, ou si vous l'aimez mieux, rien. — Comme quoi le chien est de la famille. » (p. 167)

Avec le clérico-nationalisme littéraire naissant apparaissent les thèmes qu'on ressassera sans cesse durant les quelque soixante-quinze ans qui suivront, [mais les mots m'étant comptés... comme les ans d'ailleurs, j'abrège]: 1°, un seul Dieu qui est partout; 2°, une Nouvelle-France comme il ne s'en fera plus; 3°, une terre qui nous sauvera. 1°, « Dieu, c'est l'astre éclatant qui le jour m'éblouit, / C'est l'étoile au ciel bleu qui scintille la nuit. / [...] Dieu, c'est le peuple uni dont la vertu civique / Écarte le danger de vivre en république. [...] / Dieu, c'est la bonté même et tout péché s'efface. / Rois, peuples, à genoux : priez, demander grâce ». (p. 707-710) 2°, À ma chère patrie maintenant : « Toi qui grandis à l'ombre de la croix, / [...] Tu peux, sans crainte, arborer ta bannière, / Ton vieux drapeau, si noble à Carillon. » (p. 795) 3°, « Le bon Sauveur lui-même, / L'éternelle raison, / A pris l'homme qui sème / Pour sa comparaison. / [...] Heureux qui met un terme / À d'avidés désirs, / Et sur une humble ferme / Trouve tous ses plaisirs » (p. 3.).

Heureux serais-je également si cette très importante collection pouvait se poursuivre jusqu'à nos jours et non se terminer avec le prochain volume, en 1867. Pour ce, puisque l'objectif est de nous fournir les poèmes difficilement accessibles provenant essentiellement de périodiques, il ne faudrait plus réimprimer — comme on l'a fait ici — les recueils déjà publiés, tels les *Essais poétiques* de Pamphile Lemay, le *Poisson d'avril* de Louis-Thomas Groulx et *La Grand-Tronciade* d'Arthur Cassegrain, mais simplement les donner en référence, et épargner ainsi quelque 250 pages dans la présente compilation. Sachant que de plus en plus les auteurs feront éditer en volumes leurs poèmes et que, à compter de la fin du XIX^e siècle, les périodiques en publieront de moins en moins, on pourrait ainsi aboutir à un corpus global capital pour la recherche; un peu comme l'ont réalisé André Beaulieu et Jean Hamelin pour *La Presse québécoise*. J'ajoute enfin que les présentatrices de ces textes, connaissant leur contexte, pourraient peut-être insister davantage sur l'aspect sociohistorique les concernant plutôt que sur les variantes relatives à leur orthographe et à leur ponctuation. Mais... *de gustibus...*